



**RUBRIQUE DES SPECTATEURS
SAISON 2012/2013**



www.asso-maisondelaculture.fr

AVANT-PROPOS

La Rubrique des spectateurs de l'association Maison de la culture du Havre est toute jeune. Elle est née de la rencontre d'adhérents spectateurs éprouvant un grand plaisir à partager des impressions, des sentiments et des savoirs, sur des spectacles vus au Volcan ou ailleurs. Nous ne sommes pas des journalistes ni des critiques reconnus : nous sommes des publics, curieux, émus, reconnaissants. Notre association tient à ce rôle de « spectateur actif ».

Chaque vision est subjective. Elle s'enrichit d'être exprimée par des mots mis sur des émotions et des images. Elle se nourrit d'échanges, de confrontation avec les autres. C'est pourquoi les discussions après spectacles se sont révélées passionnantes !

Ensuite, le désir de la rédaction éventuelle d'articles est né du plaisir de l'écriture. Fixer l'éphémère d'un présent fort.

Offrir aussi un retour aux artistes qui nous ont réunis autour de leurs créations, ainsi qu'aux professionnels : c'est grâce à eux que nos soirées ont été éclatantes, et que, parfois, nous sommes sortis changés du théâtre.

Quelque chose s'était passé là, bouleversant, éclairant, constructeur.

Nous avons voulu également élargir le nombre de lecteurs, grâce à la publication sur notre site, et même, peut-être – pourquoi pas ? - celui de spectateurs à venir. C'est que, formés à l'aulne de l'éducation populaire et de la démocratisation culturelle, nous croyons en « la culture partagée ».

Lors de la saison 2012/2013, nous n'avons pas tout vu. Tous les spectacles ne nous ont pas inspirés. Mais nous avons été heureux d'être là, prêts à être emportés par les images, les textes, les musiques, offerts si généreusement par les créateurs.

Car c'est bien la générosité qui fait des artistes des êtres indispensables à notre société.

Qui a dit qu'ils étaient aussi des prophètes ?

Dans bien des cas, ils ont porté un regard personnel sur notre monde, sur notre société, qui a résonné en nous comme un écho aux actualités publiées et médiatisées.

Au Volcan, par exemple, la cohérence de la saison est apparue au fil des soirées, autour de la guerre sans doute selon son directeur Jean-François Driant, mais surtout de la politique et de l'histoire.

Le pouvoir, la manipulation, l'appât du gain, la soumission, la révolte, ont suscité bien des créations...

Autant d'interrogations semées dans nos esprits et nos cœurs.

Là où les faits et les mots sont parfois impuissants, l'émotion est, grâce à l'art, l'un des outils les plus efficaces pour se comprendre soi-même et transformer notre regard sur le monde.

WAR SWEET WAR, de Jean Lambert-Wild, vu au Volcan, le 4 octobre 2012

1/ "War sweet war"

De ce metteur en scène, directeur de la Comédie de Caen, j'avais vu et aimé « Le Recours aux forêts ».

« Le Recours » nous faisait entendre un texte de Michel Onfray dans sa force incantatoire, tout en proposant une chorégraphie et des images poétiques, accompagné de l'univers sonore de Jean-Luc Thérminarias, collaborateur attitré.

A l'inverse, « War sweet war » supprime le texte et donne à voir un objet théâtral que je qualifierais plutôt de performance.



Deux couples de jumeaux, hantés par l'acte criminel qu'ils viennent de commettre sur leurs propres enfants, sont agités de convulsions, et exécutent des actions machinales et répétitives. Il s'agit de montrer leur quotidien pendant la période qui sépare le crime, de leur propre suicide.

Le décor est une superposition de deux appartements identiques, « home sweet home », pris à deux moments différents de l'histoire : les scènes se répondent en écho d'un étage à l'autre.

La mise en scène semble construite sur l'écho, le « gémellaire », le parallèle : une sorte de chorégraphie articulée entre le haut et le bas, exécutée par des comédiens jumeaux. Le temps y paraît cyclique : on ne sait pas quand ça commence, ni quand ça finit. Le temps mythique.

J'y vois des personnages sortis de l'humanité, dans un ailleurs indéfinissable, irreprésentable. Certains spectateurs, parmi les plus jeunes, ont pu y reconnaître des images dont ils sont familiers, dans les films de zombies.

Pour moi cependant, aucune émotion ne me relie à ce qui se passe sur le plateau.

Des questions surgissent après la représentation, et au cours d'échanges avec d'autres spectateurs.

Si l'on ne peut représenter l'« irreprésentable », pourquoi tenter de le faire d'une manière aussi réaliste ?

Est-ce une tentative de nous donner à voir une représentation des Enfers, au sens mythologique, tels qu'on pourrait les imaginer aujourd'hui ?

Quel sens donner à ce spectacle ? L'artiste veut-il nous éclairer sur le désarroi moral de notre époque ?

Je ne peux m'empêcher de penser aux films des frères Dardenne qui s'attachent à des personnages désemparés et exclus, au comportement inhumain, « monstrueux », et savent, eux, nous les rendre proches et follement humains.

2/« L'ombelle du trépassé »

J'apprécie l'idée d'un diptyque, deux spectacles vus le même soir. La vision de deux œuvres d'un même artiste permet d'éclairer plusieurs facettes de son travail.

Il est certain que « L'ombelle » repose le spectateur de la pièce précédente.

Yann-Fanch Kemener, seul en scène, est perché comme un stylite sur une sorte de tronc d'arbre dont il ne bougera pas.

La lumière caresse le chanteur breton revêtu d'un costume pouvant évoquer un personnage de druide, et, dans ce spectacle-ci, quelque chose me touche.

Le chant est doux, la langue étrange, et en même temps nous parvient, du fond de la salle, la voix du metteur en scène qui lit son propre texte.

A d'autres moments, le texte et le chant prennent une autre couleur, plus violente, sous forme d'imprécations dénonçant le chaos du monde contemporain.

La dramaturgie naît d'imperceptibles changements de lumière et de la partition sonore créée par Jean-Luc Therminarias.

Les spectateurs sont emmenés dans une temporalité cyclique qui donne le sentiment qu'il n'y a ni fin ni commencement.

Il est vrai que cela est déconcertant, et réussi, à mon avis.

Christine Labourdette

O SENSEI de Catherine Diverrès, vu au Volcan le 9 octobre 2012

Catherine Diverrès est une fidèle du Volcan, pour notre plus grande émotion.

Elle a proposé le 9 octobre 2012, Stances II créé sur un poème de Pasolini, et, en 2^{ème} partie, un solo en hommage à son maître Kazuo Ohno : O Senseï.

Occasion pour nous de découvrir le butô, « danse du corps obscur ».

Cette danse est née au Japon des traumatismes de la 2^{ème} guerre mondiale.

Je me souviens du discours de Pierre Debauche au colloque Culture et démocratie sur l'histoire de la maison de la culture du Havre : « A la fin de 1945, il était manifeste que le langage était mort. Mort disqualifié. Ces deux barbaries dont on n'a pas encore estimé tous les dégâts, Dachau et Hiroshima avaient fait le travail... (...) ».

Et bien sûr, que danser lorsqu'aucune danse n'est plus possible ?

Sur un drap blanc, décor et écran, est projetée une figure dansante fantomatique, double évoquant le corps d'un danseur de butô.

Puis « l'être dansant » apparaît, homme ou femme, on ne sait, vêtu d'un ample kimono sombre.

Le kimono glisse, s'effondre à terre, et, de la figure masculine naît une diva en robe rouge vif, brillante et décolletée, aux cheveux noirs courts et lissés, gantée de long. La nudité fragile des épaules contraste avec le drapé de la robe à traîne.



Dans cette danse, le corps n'est ni très jeune, ni triomphant, ni dégagé de la gravité dans un élan répété pour s'envoler.

Il ondoie, le buste souple et les bras agiles, attiré par le sol, et parfois les bras se tendent comme à l'aveugle, la tête hoche comme égarée.

La robe rouge glisse comme on se déferait de sa peau....

Les pas glissent dans une déambulation fluide, sur le prélude lancinant de Bach. On reconnaît aussi la voix rauque, tremblée et gouailleuse, tellement émouvante, d'Ingrid Caven chantant l'Ave Maria de Gounod.



La force de la chorégraphie de Catherine Diverrès émeut le spectateur, en raison d'une tension entre légèreté et douleur au point que la vie et la mort semblent se rejoindre. Les mouvements des mains surtout nous frappent, ouvertes en bouquet, tendues vers l'avant comme dans une offrande ou un don, ou pour une ultime prière.

Isabelle Royer

EXPOSITION ENFANCE 3 vu au Satellite Brindeau le 17 novembre 2012

Matthieu Schmidlin s'est intéressé, avec un léger effroi, aux miss, pomponnées, et habillées par la mode. Petites filles en mode "princesse" ? Pour lui, la vision a tourné au cauchemar. Une série de portraits d'enfants au regard grave, au visage de poupée en porcelaine, telles qu'il les a vues.

On pense au joli film satirique Little Miss Sunshine (2006) où la fille de 7 ans, Olive, se rêve en reine de beauté et concourt pour le titre très sélectif de Little Miss Sunshine en Californie...

Ici, pas de jugement moral, mais les yeux de ces petites filles détournées de leur enfance, nous frappent avant tout, par une certaine fixité de verre bleu qui rappelle quelque Village des Damnés.

Pourtant ces visages d'enfants métamorphosées en poupées à l'inexpressivité voulue, ne sont ni froids ni vides. Ils nous interpellent.

Le peintre lui-même avoue qu'au fil des portraits, il a souffert de cette violence subie par les petites filles sans qu'il y paraisse, entre les mains de marchands de mode très intéressés. Le dessin d'ailleurs devient plus brutal.

On ne se lasse pas de regarder ces visages qui nous regardent. C'est alors que leur enfance s'impose à nous, comme une leçon implacable.

Isabelle Royer

«GUNS! GUNS! GUNS!» par le Blitz Théâtre Group vu au Volcan le 23 novembre 2012.

Blitz Theatre Group présentait sa création « Guns! Guns! Guns! » dans le cadre d'Automne en Normandie.

Le Blitz Theatre Group (Blitz veut dire éclair) est un collectif basé à Athènes, créé en 2004 par Giorgos Valais, Angeliki Papoulia et Christos Passalis.

Dans Guns ! Guns ! Guns !, nous assistons à une revue chronologique du XXème siècle, marqué par de grands événements tonitruants et terrifiants, mais aussi par une foule de faits vécus ou connus par tous, répertoriés par les chroniqueurs : le titre évoque les armes à feu utilisées répétitivement et intensivement.

Tout spectateur porte en lui sa lecture du dernier siècle, ses guerres à la barbarie croissante, ses idéologies apparemment salvatrices jusqu'à leur effondrement, ses progrès scientifiques et techniques. Le metteur en scène insiste sur sa volonté de pointer « les moments du siècle passé où le monde a réellement changé ou, du moins, tenté de le faire ».

Il affirme : « Nos thèmes sont en permanence inspirés par la société, ses transformations et ses impasses... Nous ne sommes ni des politiciens ni des professeurs, ni rien de tout ça. J'entends par là que nous n'avons aucune réponse et ne nous sommes jamais intéressés à un traitement direct de l'actualité dans notre travail. »

Finalement, si le monde peut être infléchi grâce à l'action, le théâtre fait comprendre l'importance des représentations et les dangers des idéologies.

Qu'est-ce qui permet au Blitz Théâtre Group de ne pas décevoir en mettant en scène un flot d'informations, visuelles et sonores, partagées par le plus grand nombre ?

Certains spectateurs ont jugé la pièce démagogique, de niveau patronage, à base de clichés...

Et pourquoi, dès le début, un protagoniste tire t-il des coups de feu en direction de la salle, ainsi prise à partie ?

Pour moi, cette pièce m'a au contraire paru drôle et fine. Pourquoi ?

Il me semble tout d'abord que nous sommes emportés par la vitesse excessive de l'évocation des événements dont les détails sont jugés superflus.

Grâce au tempo précipité, l'illusion réaliste est refusée, l'identification désamorcée et la surprise valorisée au détriment du suspense. Ce qui nous séduit, donc, c'est le rythme, plus que l'Histoire.

C'est pourquoi, a contrario de la vitesse, la forte émotion suscitée par l'hymne plein d'espoir de la révolution russe, vient du fait qu'il dure, qu'il s'étire plus longuement que prévu : là, réside la critique. Quelque chose ne va pas !

La deuxième idée de cette troupe est de fabriquer la mise en scène devant nous, comme, par exemple, la scène des combats au Vietnam : avec une maquette d'avion, un tableau exotique, la représentation de cette guerre longue et cruelle est construite sous nos yeux, et nous en sommes saisis.



L'Histoire se révèle être une succession d'images, plus que de faits. Des images construites, par nous-mêmes ou par ses narrateurs, faiseurs de mythes ou de légendes : le super-héros américain par exemple joue son rôle réconfortant tout au long du siècle !

Mais c'est aussi sans hiérarchiser les événements, scientifiques, esthétiques, politiques, artistiques, que la Compagnie rend compte des inventions du XXème siècle, positives ou cruelles.

On zappe du swing à la guerre du Vietnam, de King Kong à l'invention de l'interrupteur, de Lénine à Batman, du premier pas sur la lune à Tchekhov, du camp de concentration à la réunion Tupperware.

D'une part, le narrateur nous fait confiance pour juger et classer les événements selon leur degré de barbarie ou de progrès.

D'autre part, il n'oublie pas qu'il s'adresse à un destinataire, le public, qui partage ses souvenirs.

Notre mémoire elle-même est stéréotypée. Elle fonctionne par images, comme dans la mise en scène, l'écran devant lequel le photographe place ses sujets. Ainsi les premiers pas sur la lune au ralenti nous font-ils rire ensemble.

Le spectacle, lui, joue sur la satire et l'autodérision.

« L'utilisation massive d'archives photographiques et sonores s'allie à la multiplication des fausses interviews, des faux discours politiques et des faux bulletins d'informations, et pourtant tout sonne juste dans ce joyeux bric-à-brac historique qui ridiculise d'un même geste Hitler et les super-héros. » déclare un journaliste.

Emotion partagée, intelligence du spectateur, de quoi nous plaire !

Allons plus loin : le narrateur est subjectif, non omniscient, mais ironique.

Les rapprochements jouent le rôle très efficace de dénonciation.

Des exemples.

La scène des 30 Glorieuses, évoquant le confort ménager, le baby-boom d'après guerre. La trouvaille des comédiens est de doubler leur sourire figé de bonheur, de dentiers blancs éclatants : n'est-ce pas dénoncer visuellement l'illusion du consumérisme ?

Quand la présentatrice du journal télévisé devient peu à peu Margaret Thatcher, n'est-ce pas dévoiler le redoutable pouvoir de la télévision ?

Quand une troupe choisit de jouer le théâtre de Tchekhov de manière alanguie et décadente, le Blitz Théâtre Group le passe à la moulinette pour démasquer la faiblesse de la mise en scène.

Le rire est de connivence, de la part de spectateurs complices, et comme nous avons ri !

En réalité, ce que cette mise en scène met en exergue, c'est que tout fait, majeur ou mineur, relève de l'idéologie : tout est « politique ».

Nous, spectateurs, citoyens, « peuple », nous avons vécu tout ceci : les événements sont-ils le fait de martiens ? Quelle est notre propre responsabilité dans l'Histoire de ce siècle ? Quel est notre niveau de conscience ?

Isabelle Royer

DEBRAYAGE DE REMI DE VOS, L'AUGMENTATION DE PEREC, mis en scène par Anne-Laure Liégeois, vu au Volcan le 9 janvier 2013

Nous avons admiré Anne-Laure Liégeois, en 2011, pour sa mise en scène de La Tragédie de la duchesse de Malfi, de Webster : elle revient avec Débrayage de Remi De Vos et L'augmentation de Georges Perec.

C'est de cette dernière pièce dont nous souhaitons parler.



C'est peu de dire que nous avons ri, parce que la mise en scène et le jeu des comédiens, Anne Girouard et Olivier Dutilloy, sont vifs, grinçants, vertigineux. Mais le propos familier et sombre a rendu notre rire amer.

« *L'homme et la femme comme à la Création. Sauf que ce n'est pas le paradis terrestre. L'affranchissement serpenteur, c'est l'augmentation de salaire* », résume Anne-Laure Liégeois.

Dans un coin rétréci de la scène, le seul décor est une table devant laquelle sont assis un homme et une femme.

Cette petite pièce métaphorique de Georges Perec montre les victimes du système économique libéral dans le piège de l'entreprise.

Mais ce sont des comédiens désopilants qui jouent ce texte profond.

Le drame humain, et c'est toute l'habileté de ce spectacle, devient une comédie satirique qui pointe les souffrances des employés, leurs faiblesses, leurs révoltes et leurs contradictions. Comme dans une pièce de Molière, la comédie dénonce les absurdités du monde du travail.

Rappelons que la pièce, *L'Art et la manière d'aborder son chef de service pour lui demander une augmentation*, de Georges Perec, membre de l'Oulipo (OUvroir de LIttérature POtentielle), a été écrite en 1968 pour la revue *L'Enseignement programmé*.



Le texte se présente à la suite d'un organigramme loufoque, comme une longue phrase sans ponctuation, débitée, de plus en plus vite, avec cœur et un plaisir visible de jouer : « *Ayant mûrement réfléchi ayant pris votre courage à deux mains vous vous décidez à aller trouver votre chef de service pour lui demander une augmentation vous allez donc trouver votre chef de service disons pour simplifier car il faut toujours simplifier qu'il s'appelle monsieur xavier.* »

On peut penser que monter ce texte est une sorte de challenge.

Car le programme de cet organigramme a la forme d'un cercle vicieux (« *Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux* », disait Ionesco, convoqué dans le texte), qui pourrait sembler aléatoire et suit pourtant une logique infaillible.

En effet, les deux comédiens dont l'alternance donne vie au texte, nous entraînent, sans échappatoire, dans un flot rapide et répétitif de propositions : l'expérience de la demande – et du refus - d'une augmentation est une métonymie pour désigner l'impuissance du salarié dans un rapport de maître à esclave.

Comme dans le texte *La disparition*, où la contrainte était la disparition de la voyelle e, *L'Augmentation* obéit à une contrainte redoutable : six *figures de rhétorique, prises comme autant de « personnages », la proposition, l'alternative, l'hypothèse positive, l'hypothèse négative, le choix, la conclusion.*

Perec exploite, en « patron » de cette « entreprise » littéraire, toutes les possibilités de cette contrainte, jusqu'à l'épuisement !

. « *Vous avez mûrement réfléchi, vous avez pris votre décision et vous allez voir votre Chef de Service pour lui demander une augmentation*

Ou bien votre Chef de Service est dans son bureau, ou bien votre Chef de Service n'est pas dans son bureau »....

L'employé ressasse toutes les stratégies possibles, dans une sorte de dédoublement angoissant et ironique.

Ce qui « sauve » le récit, dont la répétition pourrait paraître excessive et lassante, c'est la façon dont les deux comédiens se renvoient la balle, dans une sorte de jeu désespéré, et l'équivalence entre le fond et la forme : le texte « s'augmente » progressivement à chaque ritournelle, de variations minuscules, mais significatives.

Par exemple, la phrase « *faire le tour de ses différents services dont l'ensemble constitue tout ou partie de l'organisation qui vous emploie* », est reprise avec changement de vocabulaire : « *constitue tout ou partie de l'une des plus grosses entreprises dans l'un des secteurs les plus clés de notre industrie la plus nationale* », « *constitue tout ou partie de la tentaculaire organisation qui vous assure chichement les moyens de votre survie* », « *l'entreprise qui constitue votre seul horizon* » !

Le débit ininterrompu des comédiens affine notre perception des mots : la gradation nous permet de prendre conscience de l'aliénation de l'employé définitivement pris dans les rets d'une entreprise devenue ogresse !

Et que dire du jeu hyperbolique de nos deux comiques qui se défoulent soudain ? Champagne et orgie ! On monte sur la table ! Joie, délire ! L'employé est enfin récompensé, à la fin de sa carrière (car le temps a inexorablement passé pendant la pièce) par... une « médaille du travail » !



On se souvient que les Oulipiens se définissaient comme des « rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir ».

Grâce à la mise en scène d'Anne-Laure Liégeois et au jeu jubilatoire d'Anne Girouard et Olivier Dutilloy, nous y sommes !

Isabelle Royer

L'HOMME QUI SE HAIT, d'Emmanuel Bourdieu, mis en scène par Podalydès, vu au Volcan le 17 janvier 2013.

De la supposition de savoir attribué à l'Autre, il y en a toujours eu. Depuis le chaman jusqu'au médecin de famille, en passant par le professeur, le curé... la figure du « maître » revêt de multiples formes.

« *Je ne suis pas là pour être aimé* ». Dans *L'homme qui se hait*, texte écrit par Emmanuel Bourdieu, le professeur Winch, interprété par Gabriel Dufay, très comme il faut, entame sa conférence.

Sur sa petite estrade, est-il un philosophe savant livrant à un auditoire ignorant le résultat de ses réflexions scientifiques ?

Ce qu'il lit aux spectateurs est un argumentaire logique, apparemment imparable, sur la haine de soi. Tout d'abord curieux, puis perplexes, presque inquiets, nous comprenons finalement que ce discours est totalement détaché du réel : cette argumentation a tout l'air d'un sophisme, inspiré des mathématiques, présenté comme la démonstration rigoureuse d'un spécialiste du savoir !

L'expression « la haine de soi » nous évoque vaguement quelque concept psychologique, autophobie, haine de l'autre...

Mais le plus intéressant est ce que nous voyons.

Un conférencier, adulé et jaloux par ses assistants. La jeune étudiante semble amoureuse du professeur. Le fidèle Monsieur Bakhamouche est un personnage discret qui a été illuminé par le discours du conférencier et à qui le maître a littéralement « coupé la parole », un soir où il a tenté de le remplacer. Des costumes des années 50, passablement démodés.

Un décor de chaises vides, tour à tour sièges, tables, lits, chemins, imaginé par la scénographie d'Éric Ruf. Elles renvoient à des spectateurs enfuis. Tout semble misérable et sinistre.

On comprend que ce maître a fait le vide autour de lui.

Mais aussi que seuls ses acolytes lui donnent une légitimité, lui permettent de « faire le maître ».



« *Peut-être les assistants sont-ils moins les créatures du professeur que celui-ci n'est la chimère des assistants, une chimère capable d'exercer sa cruauté à partir du moment, et ce moment suffit, où l'on croit à son existence* », souligne Christophe Bident dans le Magazine littéraire.

A la fin de cette errance, de publics méprisés en salles à moitié vides, le « maître » s'effondre comme une baudruche, torturé par l'idée d' « entendre ce que parler veut dire ». Discours vide, homme vide...

On se souvient du film d'Emmanuel Bourdieu, *Candidature*. Il y décrit un milieu qu'il connaît bien comme enseignant, l'Université. Fils du sociologue Pierre Bourdieu, il est agrégé et docteur en philosophie... Ce moyen métrage dévoile des personnages aux stratagèmes étonnants ! La

manipulation, la séduction et la quête du pouvoir sont au centre de la comédie. Podalydès, dont il est proche depuis l'enfance, jouait le rôle d'un jeune thésard en philosophie. Le savoir y est montré comme outil de distinction.

On pense à « Mai 68 » : la remise en cause des mandarins par les étudiants, l'exigence d'une autorité légitimée, non arbitraire.

Cette figure du « maître », du sujet supposé savoir, nous fait aussi penser à Freud. Dans la cure psychanalytique, celui qui adresse son symptôme, c'est-à-dire sa souffrance, au psychanalyste, suppose que celui-ci en détient « le secret unique ». Mais le psychanalyste, lui, attend, à travers ce que dit l'analysant, « ce que le sujet ne sait pas qu'il sait, le message crypté dont il est porteur et qu'il s'agit de l'aider à lire »....

Figure de la domination, du savoir comme terrorisme et aveuglement –sur soi-même et les autres -, ce philosophe de théâtre nous invite à tenter d'écouter ce que nos mots disent, au-delà de nos certitudes et de nos peurs du vide.

Isabelle Royer

LE FESTIVAL LE GOUT DES AUTRES, 26 JANVIER 2013

Le 26 janvier à 20h, au Magic Mirrors, certains d'entre nous ont écouté le Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire par Denis Lavant.

Puis le lendemain, la lecture triangulaire du Code noir, de lettres de négociants havrais et du récit de l'esclave William Wells Brown en 1847, par Jérôme Boyer, Denis Lavant et une lectrice de la dernière heure.

C'est de la littérature, de l'émotion et du savoir partagés, que ce festival en l'honneur du grand écrivain martiniquais, a offert à tous ceux qui ont franchi les portes du Magic Mirrors.

Nous en sommes reconnaissants à Gauthier Morax, directeur de la programmation, et aussi à Eric Saunier, universitaire, et Elisabeth Leprêtre, des musées historiques.

Car c'est peu de dire que cette lecture du Discours sur le colonialisme nous a bouleversés, par la force des mots et le talent du comédien.

Quelques siècles et leurs terribles vérités ont passé devant nos yeux, grâce à l'analyse sans concessions d'Aimé Césaire en 1955, et l'art de profération de Denis Lavant.

Osons le dire : nous étions ignorants ou nous avons oublié, héritiers « tranquilles » de notre « civilisation des Lumières ».

Ce discours accusateur, nous l'avons entendu dans la ville du Havre dont une grande partie de la richesse vient du négoce, notamment négrier – comme le révèle le lendemain la lecture de la correspondance des Morange, Fouache, Begouën.

C'est un cadeau d'Histoire.

« Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur. »

Jusqu'à Hitler, qui a « appliqué à l'Europe des procédés colonialistes, dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique. »

La proposition est choquante ! D'autant que cet éclairage nous permet d'« entendre » véritablement toutes les citations, des Renan, Joseph de Maistre, Caillois...etc Elles semblent issues de la bouche d'Hitler...

Pertinence d'une analyse qui récuse nos aveuglements !

« Où veux-tu en venir ? A cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément, qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation, donc la force – est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire, son châtiment. »

En face, les civilisations indiennes, océaniques, africaines, ont été « vidées d'elles-mêmes », « piétinées », « sacrifiées ».

« Mais parlons des colonisés »(...) Une équation : colonisation = chosification. Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.»

Affirmation terrible, que les membres des ONG ne contrediraient pas, tellement la marque de siècles de soumission est profonde, aussi profonde que la marque au fer rouge de la fleur de lys sur l'épaule de l'esclave fugitif : c'est la lecture du Code noir édité par Louis XIV en 1685 qui nous le rappelle.

Qui ne reconnaît l'obstination du système économique qui a justifié la colonisation ?

« On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer. Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés... »

« On m'en donne plein la vue de tonnages de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés... Moi, je parle...de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafle de matières premières. »

Certains d'entre nous sont sortis de ce grand moment de vérité les larmes aux yeux ou avec la nausée : puissance de l'intelligence et de la lucidité d'Aimé Césaire, pouvoir des mots, efficacité des lecteurs ! La passion de l'auteur, près de 60 ans après, et l'ardeur éclairée de Denis Lavant, nous interpellent, nous bouleversent au-delà de nos arrangements avec le passé, nous arrachent à nos petits comforts de pensée !

« *Ce qui fait question, c'est le racisme ; c'est la recrudescence du racisme dans le monde entier.* » dira Aimé Césaire en 1987 dans le Discours sur la négritude.

Qui lui donnera tort ?

Isabelle Royer

FESTIVAL LE GOUT DES AUTRES : Les lectures menacent-elles la lecture ?

Le festival « Le goût des autres » s'est ouvert le vendredi 26 janvier dernier par une journée d'échanges et de réflexions autour de deux tables rondes accueillies à l'ISEL.

Celle de l'après-midi, « Des textes pour lire, des voix pour dire » animée par Tancrède Ramonet réunissait Alain Mabanckou (auteur), Souleymane Mbodj (conteur), Antonia Birnbaum (philosophe et professeur à Paris VIII), Hélène Boyeldieu (animatrice des rencontres à la librairie l'Armitière à Rouen) et Blandine Masson (directrice de la fiction à France Culture).

Chacun s'est exprimé selon sa sensibilité sur le rôle grandissant de l'oralité dans la diffusion de l'écrit : séduction du conteur et de sa voix envoûtante, saveur des anecdotes du romancier autour de son œuvre, émotion de ses souvenirs de jeune lecteur dans une Afrique de transmission orale. Description (trop?) scrupuleuse du rôle délicat de l'accueil des écrivains en librairie... L'oralité portait le livre.



Mais Antonia Birnbaum a réveillé la salle et jeté un pavé dans la mare en soulevant le problème de la marchandisation de l'écrit, soutenue en ce sens par Blandine Masson, chacune venant troubler à sa façon la belle harmonie qui régnait autour de la table.

La philosophe a dénoncé avec véhémence ce qui se cachait pour elle derrière cet engouement pour la lecture à haute voix : la menace pure et simple de la philosophie. Les lectures, les conférences (France Culture, les universités populaires –Michel Onfray par exemple-) au lieu de rapprocher le lecteur du sujet l'en éloignent ! La philosophie serait menacée par l'excès de communications qu'elle suscite ! A vouloir trop aider le public en lui facilitant l'accès aux idées on gomme le difficile chemin qui doit y conduire, on édulcore, on dénature, on détruit . La philosophie doit se révéler au fur et à mesure qu'on avance sur le chemin personnel, et parfois rude, douloureux, du lecteur vers l'auteur. En faire l'économie c'est en faire un produit qui ne ressemble plus à de la philosophie mais à du spectacle. Supprimer le chemin c'est supprimer la philosophie...

Blandine Masson partage la même crainte de « marchandisation » de la culture, très éloignée de la démocratisation. Pour elle, l'arrivée du podcast a modifié profondément le choix des lectures enregistrées, opéré par France Culture. En effet, le risque est grand, pour la station, de privilégier les lectures « spectacles » en favorisant les best-sellers (ou les reprises de films à succès comme la récente lecture du « Chat du rabbin ») qui feront évidemment grimper le nombre de téléchargements, froide évaluation chiffrée, mesure indiscutable du succès des émissions auprès de public. Mais une véritable offre culturelle doit-elle se contenter de reprendre les titres à la mode choyés par des critiques unanimes ou risque-t-on de tomber dans une forme de pensée unique ? Sans audace...

Que faut-il penser en effet des articles « prescripteurs » qui encensent tous en même temps les mêmes ouvrages, toutes tendances confondues (de Télérama à Libération, du Figaro au Monde) ? Antonia Birnbaum dénonce cette unanimité qu'elle trouve suspecte et réductrice. Incompatible en tous cas, pour elle, avec la véritable curiosité culturelle où l'Eros précède le savoir...

« Le vers est dans le fruit » a répété Blandine Masson, un peu triste*.

A nous lecteur de rester vigilants en dévorant nos livres, sans nous priver pour autant du plaisir des rencontres en librairie ou des lectures en public...

Christine Baron Dejours , le 2 février 2013

**On s'est souvenu de Blandine Masson cet été, à Avignon, heureuse de présenter la belle lecture de Robin Renucci sur le théâtre.*



BOIRE LES LONGS OUBLIS, d'Alban Richard, vu au Volcan le 30 janvier 2013 FESTIVAL FAHRENHEIT 2013

J'ai vu mercredi 30 janvier 2013, un spectacle d'une émotion rare : *Boire les longs oublis* d'Alban Richard. Le public était peu nombreux, peut-être en raison d'un changement de date, accentuant le sentiment de découverte suscité par cette pièce chorégraphique.

Le chorégraphe, danseur et enseignant, né en 1973, fondateur de la compagnie L'Abrupt, a suivi des études en Lettres modernes et au conservatoire de musique.

Pour lui, la danse est un art « total ». "*Je considère être au théâtre. Je peux donc jouer avec tous les artifices possibles tout en montrant que tout cela n'est que du théâtre...*" Son oeuvre travaille ainsi à ce que le spectateur tisse des liens entre les séquences par son imaginaire.

Il s'agit d'*Un Poème d'actions*.

Dès le début, le poème symphonique de Rachmaninov, *L'île des morts* (1909), résonnant dans notre imaginaire personnel, nous transporte dans un parcours funèbre, en raison de son thème musical répétitif qui illustre le balancement de la barque du passeur Charon. Une pièce électronique puissante de Laurent Perrier prendra la suite.

Le tableau d'Arnold Böcklin, *L'île des morts*, dans sa dernière version en 1886, dresse de hautes falaises abruptes en un hémicycle délimitant un espace coupé du monde.



Cette référence au monde des Enfers, musicale et picturale, donne une dimension mythique à un fait divers anecdotique.

C'est que cette chorégraphie est fondée sur une narration exposée par quatre lecteurs en introduction.

Un parking, une discothèque, une forêt. Une femme, deux hommes. Un drame, un meurtre.

Ceci étant posé, nous assistons à la mise en scène des actions, chorégraphiées, ou comme filmées, à la déclinaison des séquences, selon différents points de vue et techniques.

En fin de pièce, hors projecteurs, nous entendons la lecture délicate d'un poème de Fernando Pessoa, *The broken window*, en anglais, dont nous reconnaissons quelques mots :

My heart dwells in me like a ghost.(...)

And my heart lies upon the floor.

The room is closed for ever now.

My heart is now buried alive.

My heart is closed for ever now.

The whole room is buried alive.

C'est dire qu'hors anecdote, le propos est plus intime.

Le titre lui-même, *Boire les longs oublis*, incite à assister à un travail de la mémoire.

Comme dans les films de David Lynch, notre perception est brouillée : on ne sait pas ce qui est souvenirs déformés, prisme de la subjectivité, fantômes, rêves, ou réalité.

Ainsi, dans la discothèque, les voix de la jeune femme et de l'homme se superposent : chacune dit "je", pour le même récit. Choc de visions subjectives qui refuse "la" vérité, au profit de "vérités".

Le temps lui-même évoqué à plusieurs reprises : hier, demain, maintenant, est confus. Sommes-nous dans la vision d'un ici/maintenant ? D'un flash-back ? D'une remémoration hasardeuse ? Alban Richard revendique "*la perte de repères temporels chez le spectateur. Elle agrandit les possibilités de jeu et de trouble avec le public*". (L'Intermède)

Le cinéma est convoqué lors de certaines scènes : rushes suivis de "cut !", doublage des voix. Pour les spectateur, le décalage voix et corps est saisissant. On rejoue l'action, on en fait une reconstitution. Est-ce pour mieux la comprendre (après tout, il y a eu meurtre..) ou pour échanger les rôles ?

Alban Richard joue sur les répétitions, mais c'est avec des variations que le thème revient interminablement (au grand dam de certains spectateurs).

Par exemple, on est touché par la gestuelle inspirée par les danseurs de boîtes de nuit. Le face à face mime la séduction et la distance, le désir et la solitude.

Ce duo est repris en gestes saccadés : les danseurs sont-ils éclairés par les spots du dancing ? Sont-ils, par leurs mouvements et par leur voix, à l'image des DJ scratchant pour modifier la vitesse et le sens de la lecture des vinyls pour en déformer le rythme et le son ? Expriment-ils leur douleur profonde et secrète ?



L'émotion naît de ces explorations.

L'image prête à confusion, son interprétation se dérobe : dans le trio, les couples se font et se défont. L'homme et la femme, ou les deux hommes, s'emmêlent, roulent sur le sol du parking. Est-ce dans la violence de la lutte ou dans celle de l'amour ? Qui peut d'ailleurs en fixer définitivement le sens ?



Différentes séquences évoquent la solitude « *Je tombe. Dans la forêt, seule, je tombe. Ici je ne reconnais pas, je ne connais pas cet endroit. Je cours, les arbres se referment derrière moi. Sans souffle, je tombe. Je ne sais plus parler, ma propre langue imprononçable, musique secrète. Ignorante de tout, je tombe. Les jours se referment derrière moi. Dans la forêt, seule, je me relève, je marche, j'avance.* » Le texte de Valérie Sigward est poignant. On ne peut s'empêcher de penser au parcours de la vie elle-même, au mystère que pose à chacun, son moi. Peut-être à cause de la forêt dont nous nous souvenons que, chez Marguerite Duras, elle figurait pour les personnages du roman *Détruire, dit-elle*, le continent énigmatique et effrayant des profondeurs de leur propre personnalité.

Enfin la référence au tableau de Böcklin qui a inscrit ses initiales sur une tombe, nous renvoie au processus de création : l'artiste est celui qui voyage ainsi vers l'île, comme dans un néant de solitude loin des vivants.

A charge pour la danseuse anglaise, Martha Moore, d'évoluer lentement comme au ralenti, sur le devant de la scène, d'abord muette, à plusieurs reprises. Son visage est changeant et se fige en des mimiques expressionnistes : personnage pictural qui semble être une figure du destin.

Finalement, ce spectacle réussit à provoquer la surprise (et comme c'est bénéfique d'être étonné !), le sentiment d'avoir assisté à l'aboutissement d'un travail délicat et exigeant, et l'émotion. Le jeu avec les arts, la mémoire, l'amour, la mort, grâce aux corps et aux voix, aux lumières et à la musique, permet, comme il le confie à Tatiana Julien, que « *chaque spectateur, s'il le veut, va s'emparer des matériaux pour construire son propre poème.* »

Isabelle Royer

LE LAC DES CYGNES, de Tchaïkovski, vu aux Docks Océane le 12 Février 2013

Le Lac des cygnes est un des ballets les plus célèbres, un des bijoux du répertoire de la musique classique avec des mélodies sublimes de Piotr Tchaïkovski. Composé de trois actes (quatre tableaux), il est aujourd'hui interprété par une des meilleures troupes de Russie qui frappe et séduit par sa jeunesse et son entrain : le Saint-Pétersbourg Ballet Théâtre avec la danseuse-cygne Irina Kolesnikova.

L'élégance des danseurs et leur synchronisation est remarquable ; ils sont parfois une vingtaine sur le plateau ! Ce ballet est d'autant plus exceptionnel qu'il est varié : duos romantiques, chorégraphies enlevées, danse vénitienne, pas espagnol, mazurka, danse des grands cygnes.

Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893)

C'est à 5 ans que Tchaïkovski découvre le piano. Pourtant durant son adolescence, il s'engage vers des études de droit. Sa carrière juridique sera brève. Lassé de son travail de fonctionnaire au ministère de la justice qui ne lui correspond pas, il décide de dédier sa vie à la musique. Il intègre le conservatoire, étudie la composition et débute une carrière de compositeur dès 1863. La personnalité de Tchaïkovski est complexe. D'un tempérament dépressif, il rejette ses tendances homosexuelles et se lance dans des relations avec des femmes qui seront toutes des échecs.

Son ascension artistique ne souffrira pas de ses angoisses. Il donne des tournées triomphales en Europe et aux Etats-Unis qui font état d'une gloire peu commune pour un artiste de sa génération. La musique de Tchaïkovski fait preuve d'une importante créativité et diversité. Elle se compose de dix opéras, de trois ballets, de six symphonies, de compositions pour pianos, de mélodies ou encore d'œuvres chorales. Tchaïkovski demeure aujourd'hui l'un des compositeurs les plus connus de sa génération. Ses œuvres les plus célèbres, "*Le Lac des Cygnes*", "*Casse-Noisette*", "*Eugène*" remportent encore aujourd'hui un large écho.

20 Février 1877 Première du *Lac des cygnes*

Le compositeur russe Piotr Ilitch Tchaïkovski présente au Bolchoï de Moscou le ballet qu'il a monté avec Julius Reisinger, "*Le Lac des cygnes*". C'est un véritable fiasco et "*Le Lac des cygnes*" ne connaîtra le succès qu'à partir de 1895 quand Marius Petipa et Lev Ivanov réadapteront la chorégraphie.

L'histoire

Le jeune prince Siegfried fête sa majorité. Sa mère lui annonce que le jour suivant, au cours d'un grand bal pour son anniversaire, il devra choisir une épouse. Vexé de ne pouvoir choisir celle-ci par amour, il se rend durant la nuit dans la forêt. C'est alors qu'il voit passer une nuée de cygnes. Une fois les cygnes parvenus près d'un lac, il épaula son arbalète, s'apprêtant à tirer, mais il s'arrête aussitôt ; devant lui se tient une belle femme vêtue de plumes de cygne blanches. Enamourés, ils dansent et Siegfried apprend que la jeune femme est en fait Odette. Un terrible sorcier, Von Rothbart, la captura et lui jeta un sort ; le jour, elle serait transformée en cygne et la nuit, elle redeviendrait femme. D'autres jeunes femmes et jeunes filles apparaissent et rejoignent Odette, près du lac des cygnes, lac formé par les larmes de ses parents lorsqu'elle fut enlevée par Von Rothbart. Ayant appris son histoire, le prince Siegfried, fou amoureux, est pris d'une grande pitié pour elle. Il lui déclare son amour, ce qui affaiblit le sort. Von Rothbart apparaît. Siegfried menace de le tuer mais Odette intervient ; si Von Rothbart meurt avant que le sort ne soit brisé, il sera irréversible. Le seul moyen de briser le sort est que le prince épouse Odette.

Le lendemain, au bal, à la suite des candidates fiancées, survient le sorcier Rothbart, avec sa fille Odile, vêtue de noir (le cygne noir), qui est le sosie d'Odette. Abusé par la ressemblance, Siegfried danse avec elle, lui déclare son amour et annonce à la cour qu'il compte l'épouser. Au moment où vont être célébrées les noces, une vision de la véritable Odette apparaît. Horrifié et conscient de sa méprise,

Siegfried court vers le lac des cygnes. L'amour véritable d'Odette et de Siegfried vainc Von Rothbart, et il meurt.



Mon avis

Pour ma part, j'ai beaucoup aimé ce spectacle. J'applaudis la beauté des décors et des costumes. En effet, les costumes sont tous dans de très jolies nuances de rouges, de noirs, de dorés, de bleus et de blancs. Et les décors, bien que finalement assez sobre, s'accordent très bien avec l'histoire et sont dans de très belles tantes de couleur.

L'orchestre live permet une réelle immersion dans le spectacle et fait passer un agréable moment.

Le 1^{er} acte, bien qu'un peu long, m'a plu surtout grâce à deux personnages : le fou, qui danse très bien, amène de la couleur dans les ensembles, tandis que le précepteur, plutôt vieux croulant, apporte une petite touche d'humour non désagréable.

Le 2^{ème} acte, montre principalement Odette et le prince ainsi que la vingtaine de danseuses « cygnes ». C'est une chorégraphie magnifique qui rappelle admirablement des cygnes.

Le 3^{ème} acte avec Odile, Rothbart, Odette et le prince est également très beau. Odette/Odile et Rothbart sont de très bons danseurs. Leur duo est tout simplement magique.

Seul bémol : Rothbart est tué par le prince à la fin. L'amour, la vie, la joie triomphe donc et cela je n'ai pas aimé. Pour moi, Odette doit mourir à la fin car sinon ce n'est pas le Lac des cygnes. La fin m'a donc déçue, car un peu trop « gnangnan » si je puis dire.

Ceci dit, cette interprétation reste quand même très bien et je la conseille à tous ceux qui souhaiteraient voir ce ballet.

Flora Fiszlewicz

MAHABHARATA, mis en scène par Satoshi Miyagi, vu au Volcan le 14 février 20123

Quels souvenirs gardons-nous des spectacles que nous voyons ? S'ils sont éphémères, ils sont aussi des moments de présent forts, traversés par des émotions.

Les traces en sont des images, des admirations ou des perplexités, qui reviennent en mémoire comme des flashes.

Par exemple, que dire du Mahabharata, l'épisode du roi Nala et de la princesse Damayanti, mis en scène par le japonais Satoshi Miyagi, vu le 14 février 2013 ?

Dans ma mémoire, c'est l'esthétique qui l'emporte. Blanc, tout est blanc ! Les costumes traditionnels dont on admire que certains sont en papier japonais, les masques, les deux plateaux surélevés installés sur scène.



Nous assistons avec émerveillement à une succession de tableaux d'une grande beauté visuelle, mise en valeur par des jeux de lumière éblouissants. Les 25 comédiens occupent l'espace par groupes, celui des dieux et ceux des hommes.

Après la couleur blanche, ce qui nous frappe, c'est l'évocation sensible, énergique, souvent humoristique, du bonheur des jeunes époux, du mauvais sort jeté par Kali inoculant le démon du jeu au roi, et de ses conséquences : la ruine, la séparation, la fuite dans des forêts dangereuses, et les tourments jusqu'au salut.

C'est la force et le dynamisme qui nous entraînent sans faiblir, avec des yeux grand ouverts d'enfants, jusqu'au dénouement.

Car une énergie particulière est créée par le dispositif adopté par le metteur en scène : il confie l'interprétation à deux comédiens, un conteur (le mot) et un acteur (le corps). Un conteur, assis au fond sur la droite, module sa voix de manière très expressive, selon le sexe, les sentiments, les actes des personnages, selon aussi la charge émotionnelle de l'action. Parfois relayée par les acteurs, la parole du conteur, le verbe, prend ici toute sa puissance. Force de la voix, force du jeu.

Nous sommes dans un conte de fées, ou plutôt dans un conte initiatique, comme une « Flûte enchantée » orientale.



Roi et reine traversent la douleur de l'humiliation et de la séparation avant de pouvoir être réunis à nouveau grâce à leur courage respectif, des rencontres, et l'aide des dieux.

Le metteur en scène japonais s'est emparé de l'histoire du roi Nala, jaloué par le démon Kali. Il met son art au service du Mahabharata, grand poème épique hindou, contenant des hauts faits guerriers datant de 2000 ans avant notre ère, mythes où s'affrontent les hommes et les dieux.

L'émotion survient à la fin quand les percussionnistes du gamelan, disposés en cercle autour de la scène, délaissent leur instrument, un à un, jusqu'au silence.

Isabelle Royer

FESTIVAL DE THEATRE AMATEUR, vu au Petit Théâtre les 15, 16 et 17 mars 2013



Ce festival annuel est un rendez-vous essentiel à la vie théâtrale du Havre.

Voir beaucoup de pièces, croiser des amateurs et des publics animés par le même plaisir, est extrêmement intéressant. Le débat sur le théâtre amateur par exemple m'a beaucoup plu, les motivations des metteurs en scène et des comédiens, le fonctionnement des compagnies, le choix d'être amateurs plutôt que professionnels...

Le public est là, varié ! Des jeunes s'expriment, interrogent les différents acteurs, c'est vivant.

Quelques mots, entre autres, de la pièce « Je pense à Yu » de Carole Fréchette, auteur canadienne mise en scène par Chantal Lebourg: à partir de l'histoire de Yu Zhijian qui a lancé de la peinture sur le

portrait de Mao et a été emprisonné 17 ans pour ce motif, la pièce interroge la réalité québécoise elle-même.

J'ai aimé que soient pointés du doigt le rapport « militant » du personnage principal à ces événements et sa façon de vivre sa réalité proche. Les différents personnages qui l'entourent exposent tour à tour leur rapport à la vie et à l'évènement.

Le geste de Yu est lui aussi questionné : que signifie-t-il alors que les conséquences en sont tellement prévisibles ? Le décor est simple, sur un fond d'écran sont projetées des images. Chaque personnage prend la parole devant nous. Chacun d'eux a des difficultés dans son contact avec la vie elle-même, c'est ce qui nous touche.

Blandine.

J'AVAIS UN BEAU BALLON ROUGE, d'Angela Dematté, mis en scène par Michel Didym, vu au Volcan le 7 mars 2013

Qu'est-ce qu'un bon spectacle ?

C'est celui peut-être où l'acteur est au centre : c'est d'une certaine façon lui qui définit le spectacle. Que se passe-t-il pour le spectateur quand il découvre l'acteur ?

Par exemple, dans la dernière création de Michel Didym, « *J'avais un beau ballon rouge* », nous voyons une toute jeune fille, légère et énergique, entière, qui rêve de changer la société et choisit de le faire par des attentats, face à son père, souvent bougon, parfois rude, mais tendre ?

La pièce d'Angela Dematté est politique puisqu'elle évoque le destin de Margherita Cagol, alias Mara, épouse de Renato Curcio, fondateur et idéologue des Brigades Rouges en Italie entre 1965 et 1975, jusqu'à sa mort violente en juin 1975.

Néanmoins, étrangement, cette pièce n'est pas un manifeste, ni un pamphlet, ni même un débat d'idées.

Bien sûr l'époque est authentifiée par des extraits de vidéo, de journaux, de correspondance, de chansons. Nous assistons à un dialogue permanent, argument contre argument, entre les deux protagonistes, depuis la jeunesse étudiante de Mara jusqu'à son engagement terroriste. 1968 n'est pas loin qui jette sa lumière sur le conflit qui déchire cette famille.

Mais le coup de génie de Michel Didym est le choix des comédiens, car il éclaire la pièce.

En effet Mara est incarnée par Romane Bohringer, face à son propre père, dont le travail, à 71 ans, force ici le respect. C'est dire que le metteur en scène insiste sur les rapports familiaux, la tendresse filiale, le conflit des générations.

Le père de Mara n'a pas fait d'études, il est plutôt conservateur, mais il cherche à comprendre sa « Poupette », à la protéger aussi. Il lui oppose son bon sens, et son scepticisme. Dépassé par les événements, il lui garde son affection.



Nous pouvons donc donner des visages et des corps, à ceux qui ont fait ou vécu l'Histoire terrible du terrorisme des années de plomb. On pense à une Antigone qui choisirait de tuer au nom de la révolution, et à un Créon sans pouvoir qui tenterait de la protéger au lieu de la condamner.

Que dire d'une pièce où tous les personnages nous seraient lointains ? Il paraît qu'à la ville, c'est Richard Bohringer qui incarne la révolte...La jeunesse et la fraîcheur de Romane font merveille dans le rôle d'une fanatique.

Cette toute jeune fille dont nous reconnaissons la soif d'absolu de la jeunesse, nous devient peu à peu étrangère et effrayante en raison de sa violence : le décor se réduit progressivement à son appartement, au détriment de celui de son enfance.

Là nous avons le sentiment que le spectacle nous rend intelligent, comme si, devant cette histoire passée, nous puissions, grâce à cette alchimie entre le metteur en scène et ses comédiens, juger par nous-mêmes et faire nos propres choix.

Isabelle Royer

QUE FAIRE ? (LE RETOUR) de Lambert et Masséra, Le Volcan, 20 mars 2013

« Maintenant donc que mon esprit est libre de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions ». René Descartes.

La philosophie est convoquée sur scène et donne le ton aux deux personnages qui vont entreprendre avec brio le tri de leurs certitudes passées pour notre plus grand bonheur. Tout doit disparaître !

Mais quoi ? Le plateau est vide au début... Une cuisine kitch d'un côté, un grand vide de l'autre, une porte au fond, une radio qui crachote une vague émission, on attend. On ne sera pas déçu. La porte va s'ouvrir et le plateau sera peu à peu métamorphosé par le jeu tourbillonnant de deux comédiens épatants, Martine Schambacher et François Chattot .



La cuisine pépère va voler en éclat ! (de rire).

Le cabas, les courses, la soupe, le transistor, le mari bricoleur qui bidouille un vieux réveil... Fausse alerte ! On n'est pas chez mémé. La découverte d'un livre met le feu aux poudres. Et le tas de vieux bouquins débarqués sur scène fera le reste. Relire les ouvrages qui ont fait l'Histoire et trier ceux qui méritent de durer, voilà la tâche folle qui attend les deux personnages.

Comme les livres qui voltigent de part et d'autre du plateau, nous sommes secoués par le Grand Huit des émotions : le rire des répliques saugrenues, des acrobaties, des situations cocasses dignes des Deschiens, l'admiration devant la virtuosité des comédiens, l'émotion quand ils chantent *a capella* Anne Sylvestre ou Mouloudji. Un peu de la Gilette Masina de « La Strada » sur le port du Havre. Les superbes lumières qui redessinent l'espace et le son remarquable nous emportent très loin, dans une salle de meeting, une loge de star, un méga concert. Quel tourbillon !

Au bout d'1heure 30, l'intérieur propre et terne du début a fait place à un capharnaüm phénoménal. Comme les ruines des idées bazardees, un fatras indescriptible encombre le sol : pages déchirées, ustensiles de cuisine, bas, farine, portes démontées, perruque, micro, chaise estropiée.

Chaque espace du plateau a été bousculé, retourné, démoli. Nous aussi! Nous sortons de la salle chamboulés, émus, heureux d'avoir assisté à un beau spectacle de théâtre, à une si belle mise en scène de Benoît Lambert. Nous aussi nous sommes « Les gens qui doutent ». Prêts à revisiter nos certitudes. Et à faire notre nettoyage de printemps par le vide (ou le plein ?). Merci René !

Christine Baron-Dejours

QUE FAIRE ? (LE RETOUR) de Lambert et Masséra, vu au Volcan le 20 mars 2013.

Cette pièce est politique.

Elle s'inscrit dans la lignée de « Guns guns guns » (Blitz Théâtre Goup), « L'augmentation » (Anne-Laure Liégeois), « J'avais un beau ballon rouge » (Michel Didym)...

Benoît Lambert considère le théâtre comme « le lieu du ressaisissement de la collectivité par elle-même, le lieu de la résistance face aux platitudes de la raison marchande ».

Que voyons-nous ? Deux comédiens, Monsieur et Madame Michu sont dans leur cuisine ... Et soudain tout s'anime, on passe à côté, dans la pièce vide, on y entasse des livres et des livres, et on feuillette, on lit des passages, on s'interroge, on débat... Faut-il garder Marx, Lénine (« Que faire ? » traité politique paru en 1902) ?

Qu'est-ce qu'on « garde » du passé ? En particulier des révolutions ? 1789 ? 1917 ? 1968 ? Dans l'art ?

Un couple, plus tout jeune, découvre des livres, regards croisés sur l'histoire et les bouleversements qui l'ont marquée : ils lisent, et c'est le point de départ de l'émotion et du jeu. Ils se réapproprient les textes, ils mettent en application le « cogito » de Descartes... C'est aussi leur vie personnelle qui est convoquée.

En fait, ils vont faire leur propre cuisine de tous ces ingrédients de pensée !

Le jeu de l'Abécédaire de la recette est irrésistiblement drôle avec une pâtissière virevoltant d'un placard à la table et d'une lettre à l'autre, pour un gâteau d'anniversaire imprévisible. On pense à Pierre Etaix et Annie Fratellini. Martine Schambacher est une comédienne vive, généreuse.



La vie du couple est transformée : on n'est pas d'accord, l'un rejette, l'autre préserve. Totalitarisme ? Progrès ? Que faire des Terreurs et des goulags ? Signes que la doctrine était fausse ou son application faussée ?

En 1789, c'est la bourgeoisie qui a pris le pouvoir en France. 93 c'est la Terreur. Qu'est-ce qu'on fait ?

Et les Droits de l'homme ? Le Droit à la propriété ? L'esclavage ?

Le spectateur est entraîné dans un maelstrom de concepts jetés en l'air comme les balles de deux jongleurs joyeux : quel plaisir de s'interroger ! De douter !

Mai 68 est évoqué comme un « pur évènement » dont la société ne s'est pas remise. B. Lambert reconnaît :

« Ces dernières années, les espoirs d'émancipation des années soixante-dix ont été perpétuellement critiqués, et caricaturés. Il faut pourtant entendre ce que la radicalité de ces années-là peut encore nous dire. »

La mise en scène rassemble un patchwork : des textes, ceux de Massera et Lambert, ceux d'auteurs classiques et contemporains, et des jeux, autour de chansons, de performances... Du théâtre dans le théâtre !

On se parle, on joue, on se dispute, on re(?)découvre des gestes d'amour (ah les mimiques étonnées et heureuses de François Chattot !...).

Nous suivons le conte jusqu'à son terme, du rire aux larmes.

Les deux comédiens, choisis avec intelligence, nous réconcilient absolument avec notre « humanité ». Car sur cette scène-là, sont élaborés des affects liés à la nostalgie, au deuil, à l'exil. Elle nous renvoie ici avec tact à nos failles et à nos maladresses.

Il faut les entendre chanter !

Soudain les paroles d'Anne Sylvestre prennent tout leur sens :

« J'aime les gens qui doutent

Les gens qui trop écoutent

Leur coeur se balancer

J'aime les gens qui disent

Et qui se contredisent

Et sans se dénoncer

J'aime les gens qui tremblent

Que parfois ils ne semblent

Capables de juger»

Et nous sommes touchés parce qu'ils nous parlent de nous, ces créateurs ...

François Chattot dénonce face à nous le capitalisme et la mondialisation.

Mais quand il entonne la chanson de Mouloudji, on a déjà compris qu'il s'agit de « faire avec » les manques et les erreurs, on ne peut pas tout jeter, ni, bien sûr, tout garder.

L'insurrection n'est pas non plus de mise. Mais ne sommes-nous pas réconfortés par la vie qui se dégage de ce plateau ?

On bricole, chacun à notre place avec la société telle qu'elle va et que nous la faisons.. .

« Malgré qu'on soit pas toujours beau
et que l'on n'ait plus ses seize ans
et sur l'espoir un chèque en blanc
faut vivre...

malgré qu'on soit brave et salaud
qu'on ait des complexes à gogo
et qu'on les aime c'est ça le pire
faut vivre...

malgré qu'en s'tournant vers l'passé
on est effrayé de s'avouer
qu'on a tout de même un peu changé
faut vivre...

malgré qu'on soit du même voyage
qu'on vive en fou, qu'on vive en sage
tout finira dans un naufrage

faut vivre...
malgré qu'en nous un enfant mort
parfois si peu sourit encore
comme un vieux rêve qui agonise
faut vivre... »

Les jeunes spectateurs voient-ils la pièce avec les yeux de leurs pères ?

Benoît Lambert affirme : « Je reste convaincu que l'art peut produire des éclaircissements, qu'il peut nous réjouir et augmenter nos forces ; c'est cela qui m'intéresse »,

Leurs pères, eux, sont reconnaissants aux artistes de réunir sur scène le monde et l'intime dans une pièce politique jubilatoire et intelligente.

Isabelle Royer

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR, d'Henrick Ibsen, mis en scène par Alain Françon , Théâtre de la Colline, 3 avril 2013

« Qu'est-ce qu'on a ? » Et je dis ceci comme le commissaire arrivant sur une scène de crime...

Un cabinet d'architecte (etymologiquement « maître constructeur »), pupitre, table à dessin, plan, instruments de géomètre : Alain Françon nous donne d'emblée le sujet de la pièce d'Ibsen écrite en 1892. Ici on travaille, on crée, on construit... Pendant ce temps, Freud explore les névroses.

C'est un univers d'hommes. La secrétaire est folle de son patron, la maîtresse de maison est marquée par le chagrin et sa règle de vie est la vertu et le « devoir ». Entre les personnages principaux, architecte, secrétaire, dessinateurs père et fils, épouse, médecin-ami de la famille, les dialogues évoquent des problèmes d'âge, de pouvoir, de transmission, mais aussi de bonheur.

Wladimir Yordanoff, séduisant et triste, joue un Solness épouvanté par la perspective de sa fin : un jeune va prendre sa place. Il s'y refuse, et l'on comprend que toute sa vie, il a témoigné du mépris envers les stagiaires, disciples et étudiants, afin de les convaincre de leur manque de talent et de les dissuader de rivaliser avec lui. Apparemment personne ne lui a résisté. Il craint de paraître « fou ».



L'arrivée énergique d'un Visiteur, la charmante Hilde, fée montagnarde, change la donne. Elle virevolte sur la scène, entre les corps massifs, inhibés, des uns et des autres. Le contraste est saisissant entre sa vivacité, sa sincérité, son goût du bonheur, parfaitement joués par Adeline D'Hermy, et l'amertume de tous les autres protagonistes. Jeunes et plus âgés expriment le poids de la peur, du manque de confiance en soi, du devoir et de la culpabilité : spontanéité, désir, plaisir sont bannis.

Et elle réclame son dû : le royaume que lui a promis le constructeur un jour d'euphorie, à midi, il y a 10 ans. Elle en a 20. Ce royaume, c'est ce que le talent de Solness peut lui offrir, sa capacité à dresser des tours, à réaliser des rêves. Mais il a renoncé depuis longtemps à élever des tours et des clochers, à « s'élever », au profit de la rentabilité : construire des foyers pour les familles, dont d'ailleurs l'humanité se moque, dit-il.

Le décor change, la terrasse de la maison de Solness est éclairée par le soleil couchant. Peu à peu, des éclats de vérité jaillissent.

Le constructeur explicite les origines de sa démission : sa réussite est due à un accident, l'incendie de la maison familiale de sa femme. Il n'est pas diplômé, culpabilité et sentiment d'imposture l'habitent. Dominique Valadié, qui joue sa femme, au visage tragique, nous rend sensible la peine vivace de la

perte de son enfance, symbolisée par ses poupées, et celle de la mort de ses enfants. Ceux-là sont près de Dieu, se console cette chrétienne.
Les forces de mort sont victorieuses.



Comme le père dans le film de Bergman, « *Sarabande* », le constructeur fait barrage aux jeunes et se nourrit de la joie de vivre de la jeune Hilde. Séduit, il semble retrouver son ardeur. Cependant s'il promet de monter sur la tour pour répondre au désir de Hilde, il n'exprime pas le moindre frisson de joie à l'idée de serrer « la femme qu'il aime » dans ses bras à son retour. Peut-être sait-il déjà qu'il est trop tard.

De son côté, Hilde perd progressivement sa fraîcheur : elle est émue par les malheurs exsudés par les uns et les autres, leur entêtement à souffrir, et son visage s'emplit de larmes. Elle s'asseyait sur l'accoudoir du fauteuil comme un chat dans la première partie. Là elle se réfugie en vain sous la table. C'est désespérée qu'elle agitera malgré tout le drapeau de la victoire après la chute du constructeur. Et nous avons le cœur serré de ces vies gâchées.

Evelyne Tran dans *Le Monde* remarque justement « *le conflit ibsénien entre l'élévation par l'art, l'autoréalisation, et la nécessité de savoir vivre parmi les hommes(...) Plus largement, que construit-on dans sa vie ?* ».

Ce qui nous frappe, c'est la capacité de destruction de ces personnages, leur goût du malheur. Nous étions bien sur une scène de crime...

La fée que représente Hilde, semble un appel au bonheur. Mais Ibsen sait qu'il n'est pas si facile de changer de vie, ni de changer sa vie.

Isabelle Royer

SOLNESS, CONSTRUCTEUR, de Henrik Ibsen, mis en scène par Jean-Christophe Blondel, vu le mercredi 3 avril au Volcan

La pièce au départ paraît bavarde, un peu démodée, puis peu à peu on s'attache aux personnages, dont la problématique est la transmission d'une génération à une autre, d'un métier, d'une position sociale, du pouvoir..

Solness, le constructeur-architecte proche de la retraite s'accroche à sa position et manipule son entourage pour empêcher que de plus jeunes se fassent une situation qui pourrait concurrencer la sienne. Qui plus est, il ne manifeste aucune reconnaissance pour ceux qui l'ont aidé dans ses débuts, personnage peu sympathique, voire monstrueux, malfaisant.

Puis soudain la pièce « décolle » lorsqu'arrive la jeune Hilde, personnage réel ? Rêvé?

En tous cas, celle-ci sait ce qu'elle veut, on comprend très vite qu'elle ne lâchera pas et que sa ténacité mettra Solness, l'homme puissant, invulnérable, à ses pieds, le rendant presque touchant...

J'ai été sensible au jeu de Eléonore Jonquez dans le rôle de Hilde, femme-enfant, femme-clown, troll magnifique, figure drôlatique et facétieuse du destin de Solness, qu'elle prendra par la main pour le conduire... à sa mort.



La mise en scène de Jean-Christophe Blondel, sobre et efficace est très à l'écoute du texte, sans effets théâtraux démesurés qui pourraient en écraser le sens.

La présence de musiciens sur le plateau qui interviennent à vue pendant le jeu des acteurs et devenant même parfois acteurs eux-mêmes donne une épaisseur intéressante au propos.

Un seul regret: peu de personnes dans la salle ce soir-là, regroupés dans les 3 ou 4 premiers rangs de la salle du Volcan maritime.

Pourquoi cette pièce pleine de significations multiples du grand auteur norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) n'a-t-elle pas attiré plus de spectateurs?

Coïncidence curieuse: la même pièce était présentée en même temps au Théâtre de la Colline à Paris, mise en scène par Alain Françon.

Certains spectateurs ont vu les deux versions, sans pouvoir établir une hiérarchie entre elles, mais les trouvant plutôt complémentaires, quoique très différentes, preuve s'il en était besoin, qu'il s'agit bien d'une grande oeuvre théâtrale.

Christine Labourdette

COLLOQUE LES LIEUX DE PASCAL QUIGNARD, à l'université du Havre, les 28 et 29 avril 2013.



De ce lundi 28 avril au mardi 29, nous avons eu le bonheur d'assister aux journées consacrées à Pascal Quignard. Interventions de haute tenue, et toutes, à différents égards, passionnantes.

Au cours de ce colloque intitulé Les lieux de Pascal Quignard, ont été explorées toutes les voies croisées que l'auteur reprend indéfiniment dans son oeuvre. Lieux perdus, l'exil, l'errance... Et ramifiés à ces termes, ceux des lieux secrets et de leur vie cachée, ceux de la difficulté à rester dans un lieu et du désir de le quitter, celui du tragique de l'errance qui jamais ne trouve un lieu où se réfugier, celui de la

hantise du souvenir d'un lieu.

Habiter le monde c'est aussi être dans son corps, devenir soi-même le lieu et échapper à toute dépendance.

Dans une lettre de Pierre Lepape qui nous a été lue, celui-ci évoque: "la perte des clés de la porte" mais il parle aussi de : "l'errance et la liberté qui l'accompagne". C'est à travers cette notion de perte et de l'exigence absolue de liberté, que l'interprétation de l'oeuvre trouve nombre de ses motifs.

Or nous étions au Havre... dans cette ville où Pascal Quignard vécut une partie de son enfance, entre 1950 et 1958, et qui influença son jeune esprit. Le Havre associé à la ruine et à quelque chose d'immense et tumultueux, que petit enfant il regardait à sa fenêtre, "bourrasque grise perpétuelle". Il découvrait alors un mot: "la mer".

Du Havre détruit il fut évoqué les ruines, témoins fugitifs d'un anéantissement, recouvertes par la ville reconstruite. Dans cette ville disparue mais encore présente par ses restes, s'installait le souvenir d'un désastre. Et s'il y eut renaissance, la blessure invisible ne pouvait faire que s'oublie qu'un lieu avait disparu. Le corps devient alors le seul lieu où habiter, corps errant, corps dansant.

Catherine Désormières

HANNAH ARENDT, DE MARGARETHE VON TROTTA, film vu au Sirius, le 28 avril 2013

De quoi Eichmann est-il le nom ?

Le film de Margarethe Von Trotta intitulé « Hannah Arendt » est-il un portrait de la célèbre philosophe ? Ou son thème est-il le procès d'un criminel nazi ?

Il me semble que Margarethe Von Trotta essaie de filmer la « pensée », ce que penser veut dire. Une gageure !

Hannah Arendt est bien sûr la figure autour de laquelle tout s'ordonne, puisque le film relate un épisode crucial de sa vie : reconnue et respectée aux Etats Unis, après la parution de son essai « Des origines du totalitarisme » en 1951, elle décide de couvrir pour le journal le New Yorker le procès d'Eichmann en 1961.



Trois lieux, trois contextes dans ce film monté autour de dialogues, de paroles circulant comme sur une scène de théâtre dans des espaces resserrés. Il apparaît ici que la pensée est véritablement « action ».

L'Allemagne de la jeune étudiante amoureuse de son maître en philosophie Martin Heidegger, avant-guerre.

Le New York de l'après-guerre dont Hannah Arendt dit qu'il a été pour elle en exil un « paradis ».

Enfin Jérusalem, en particulier le tribunal dont des images sont extraites intelligemment des archives, montrant Eichmann, placide et insignifiant dans sa cage de verre, les juges, les victimes. La douleur de ces dernières, jusqu'à l'évanouissement, ressentie à évoquer la cruauté des nazis et la barbarie des camps, révèle physiquement l'ampleur du mal et la quasi impossibilité de « dire ».

La mise en scène, champ-contrechamp, images documentaires d'Eichmann, images couleur de l'observatrice attentive qu'est Hannah Arendt, le montage de Bettina Bohler, nous intègrent dans le dispositif et nous rendent palpables la tension et la gravité de ce procès.

Nous sommes émus, et comprenons que quelque chose, là, est en train de s'inventer, la notion de « crime contre l'humanité » et la fondation d'un tribunal international. Mais ces trois tableaux s'axent autour d'une même question : qu'est-ce que penser ? Comment penser ? Comment pense-t-on ?

Tout d'abord il n'est pas anodin d'évoquer la figure tutélaire ambiguë d'Heidegger, car la philosophie ne l'a pas préservé des dérives, sa sympathie envers les nazis ayant entraîné sa suspension en 1945 : nous comprenons que « la pensée » est indissociable d'un humanisme. Parallèlement, les amis et collègues d'Hannah Arendt à New York, universitaires, intellectuels, présentent un autre visage de la pensée : ils sont rodés aux discussions et aux conflits d'idées, leurs soirées fusent de réflexions, d'échanges parfois acerbes, sans concession. Cependant le procès du criminel nazi éveille tant de souvenirs, antisémitisme, mépris raciste érigé en politique, extermination impitoyable... à une époque où Israël se fonde. Comment pense-t-on, quand on est face à des actes aussi « diaboliques » ? L'intelligence est pétrifiée. La pensée sidérée. C'est la révolte qui prend le pas sur le questionnement : les bourreaux sont des « monstres ». La compassion pour les victimes abolit l'analyse.

Or la figure d'Hannah Arendt s'oppose à ces deux impuissances. Avec ténacité, avec rigueur, elle observe. La caméra au plus près de cette magnifique actrice qu'est Barbara Sukowa, réussit à nous rendre sensible le travail de sa réflexion. Hannah Arendt cherche à comprendre, avec toute son intelligence : déchiffrer le visage d'un accusé, un homme, Eichmann, ses paroles (il n'a fait qu' « exécuter les ordres »), son état d'esprit, plus encore qu'un système. C'est que le criminel ne ressemble pas à Satan. Il est d'une banalité qui interroge. En fait n'est-ce pas qu'il nous ressemble ? Ou plutôt il est un bureaucrate, soumis à un chef et à des consignes, dans un monde où les persécuteurs et les persécutés eux-mêmes étaient avilis au point de renoncer à leur humanité. Un monde où la pensée était bannie. Hannah Arendt, analyste politique, insiste sur cet effondrement moral généralisé, propre au totalitarisme.

Un monde dont nous nous disons, en suivant le travail de la pensée de Hannah Arendt, qu'il ne nous est pas si lointain. Nous ne sommes pas à l'abri des totalitarismes, cruels ou « doux » (ce « monstre doux » de nos sociétés libérales de consommation et de télévision ubiquitaire), tant le sentiment humain peut s'effacer devant des volontés de puissance et d'enrichissement, des fonctionnements « rationnels », des mécaniques de rentabilité et de productivité.

C'est là que la cinéaste réussit un coup de maître : la pensée, intransigeante, résistante aux attaques, aux ordres, à la domination, quels qu'ils soient, hier et aujourd'hui, est incarnée par Hannah Arendt, et son actrice Barbara Sukowa.

L'article de la philosophe expliquant « la banalité du mal » déclenche une polémique virulente dont nous voyons qu'elle est injuste. Hannah Arendt ne se renie pas « quel qu'en soit le prix ». Il est judicieux de montrer la femme, l'épouse aimante aux côtés d'Heinrich Blücher, merveilleux Axel Milberg : non, cette intellectuelle tenace n'est pas dépourvue d'émotions et de sentiments !

Son discours, superbe, en conclusion du film, est une leçon pour ses étudiants, et pour nous : le mal ne vient pas d'ailleurs. Il vient de nous quand nous hésitons à penser, quand nous cédon au confort de l'indifférence, de l'acquiescement, voire de l'obéissance, en renonçant à notre liberté d'être humain, à notre responsabilité, à notre humanité.

Dans une société où la pensée et l'humanisme sont prohibés, il n'y a pas de « droit » à l'obéissance, ni de « devoir » d'obéissance.

Isabelle Royer